

faits fournis par eux, devaient-elles logiquement s'appliquer à la physiologie pathologique de l'inflammation?

Guill.-Fréd. Hemprich, s'appuyant sur l'absence de suppuration, d'induration ou de gangrène, dans les prétendues phlegmasies des reptiles, a soutenu la négative ⁽¹⁾.

M. Robert Latour ayant considéré l'inflammation comme un produit de la calorification augmentée dans une partie, a pensé que sa théorie serait ébranlée si l'on supposait les animaux à sang froid susceptibles de contracter l'état phlegmasique.

Pour défendre sa manière de voir, ce médecin a fait, en présence d'une commission composée de MM. Hourman, Nonat, Prus, Rouanet et Bouvier, quelques expériences sur des carpes et des grenouilles : le fer rouge a mortifié les tissus, les escarres se sont détachées sans inflammation ; l'ammoniaque a rougi la membrane interdigitale en coagulant le sang ; le seton n'a produit ni inflammation, ni suppuration. En conséquence, M. Robert Latour a traité de vaines et d'illusoires les assertions des auteurs qui s'étaient appuyés sur ce genre d'expériences ; il semble même avoir suspecté l'exactitude des observateurs ⁽²⁾. M. Gendrin a vivement réclamé contre cette insinuation ⁽³⁾.

Si pour admettre que l'inflammation peut se développer chez les animaux à sang froid, il faut y retrouver tous les traits dont se compose l'histoire de cette maladie, on repoussera certainement l'assimilation. Mais à quel ordre nosologique faut-il rapporter les changements survenus dans les parties des reptiles qu'on a supposées enflammées ? N'y avait-il pas évidemment maladie, injection vasculaire, stase du sang ? C'était plus qu'une simple hyperémie. J'ai vu la membrane natatoire de la grenouille se dépouiller de son épiderme ; je l'ai vue devenir plus friable, se déchirer par une légère distension. Or, le ramollissement des tissus est une conséquence de l'inflammation.

⁽¹⁾ *De inflammationis notione*. Berolini, 1818, p. 6.

⁽²⁾ *Revue méd.*, 1840, t. I, p. 1 et 20.

⁽³⁾ *Expérience*, t. V, p. 206.

Une membrane aussi mince, aussi peu munie de tissu cellulaire, peut-elle fournir du pus comme un organe épais, parenchymateux et très-vasculaire, appartenant à un mammi-fère ?

Les changements que l'on provoque dans la circulation de la membrane interdigitale de la grenouille, ne sont pas purement chimiques, comme ceux que produit l'ammoniaque ; ils sont déterminés par une influence réelle sur la vitalité des vaisseaux. Le chlorure de sodium, solide et cristallisé, irrite sans dénaturer les tissus, ni décomposer les fluides.

Je conserve des fragments de membrane ayant subi un travail inflammatoire. Les vaisseaux y sont nombreux et parfaitement injectés ; en les comparant à ceux qui proviennent d'une membrane saine, la différence est des plus manifestes.

Pour bien voir cette différence, il ne faut pas attendre que la résolution de l'inflammation, ou même l'oblitération et l'atrophie des vaisseaux, aient eu lieu. Ayant laissé vivre une grenouille, dont la patte était enflammée, pendant plus de quinze jours, je vis la membrane interdigitale encore assez facile à déchirer, mais devenue pâle, et ses vaisseaux sensiblement rétrécis.

Les cantharides donnent un autre moyen excellent de constater les phénomènes de l'inflammation dans la grenouille : je fais une incision à la peau de l'abdomen, de manière à pouvoir introduire quelques fragments de cantharides entre le tégument et les muscles abdominaux, quelquefois même après avoir intéressé ceux-ci et ouvert le péritoine. La plaie est fermée par quelques points de suture. Les grenouilles peuvent vivre ainsi plus de dix jours. J'ai trouvé les muscles abdominaux plus ou moins injectés, en quelques points réellement enflammés ; j'ai détaché une fausse membrane largement étendue, épaisse et rougeâtre, qui, vue au microscope, présentait des globules rouges accumulés et groupés en lignes plus ou moins régulières. Lorsque le péritoine avait été ouvert, les anses intestinales voisines étaient rougeâtres ; la portion qui paraissait la plus enflammée, étalée sous le microscope, mon-

trait un grand nombre de globules libres et quelquefois renfermés dans des canaux.

En trempant les cantharides dans de l'huile avant de les introduire sous la peau, j'ai rendu ces phénomènes encore plus évidents. Une couche épaisse de fausse membrane enveloppait quelquefois les fragments de l'insecte, et s'étendait aux environs. Chez une des grenouilles, la cantharide s'étant trouvée en contact, par une petite ouverture de la paroi abdominale, avec l'estomac, y avait produit une tache saillante, blanchâtre, arrondie, que je ne peux mieux comparer qu'à une plaque de *psoriasis guttata*.

J'ai essayé le bi-chlorure de mercure, le chlorure de baryum, sans résultats. L'iode a produit une escarre qui n'a permis de distinguer aucun des phénomènes de l'inflammation.

La langue de la grenouille résiste beaucoup à l'action des irritants. Cependant, ayant mis des fragments de cantharides dans la bouche de plusieurs de ces animaux, j'ai vu des points de la langue un peu enflammés.

Mais la grenouille n'a pas seule été soumise à l'examen des observateurs. M. Lereboullet a vu une péritonite très-évidente chez un caïman : la séreuse abdominale était épaissie, injectée, couverte de fausses membranes; les intestins, couleur lie de vin, étaient enduits de pus et unis par des adhérences multipliées (1).

M. Robin a présenté à la Société de Biologie une vipère mâle, morte longtemps après avoir reçu un coup sur le ventre. Il en était résulté une vive inflammation des corps graisseux, avec gonflement et adhérences des testicules (2).

Ces faits me semblent devoir lever toutes les incertitudes; ils justifient l'admission des expériences précitées, comme susceptibles d'éclairer l'histoire physiologique de l'inflammation.

•• — **De l'inflammation dans le règne végétal.** — Dans une savante dissertation, M. Ch.-Henr. Sporer a comparé certains

(1) *Gaz. méd. de Strasbourg*, 1845, p. 59.

(2) *Gaz. méd.*, t. XVIII, p. 99, — et *Mém. de la Soc. de Biologie*, t. I, p. 176.

phénomènes de pathologie végétale à l'inflammation des animaux (1) : les végétaux possèdent la vie de nutrition; les stimulants produisent dans leurs organes l'appel des fluides, comme dans les tissus animaux; la piqûre du cynips fait naître sur la feuille du chêne une congestion, une tumeur, par l'accumulation des sucs et la formation de nouveaux vaisseaux.

Le puceron lanigère produit le même effet sur le pommier.

M. Sporer a plusieurs fois fait piquer avec l'aiguillon d'une abeille les feuilles très-tendres de diverses plantes, et il a vu des tumeurs se former (2).

Les plaies des plantes guérissent par l'épanchement d'un suc gommeux et le rétablissement de la circulation. Le microscope révèle alors l'existence de vaisseaux nouveaux (3).

La reproduction des parties enlevées, de l'écorce par exemple, s'opère par un mécanisme analogue.

M. Sporer a vu dans certaines altérations des végétaux des maladies analogues aux tumeurs blanches, et des ulcérations d'aspect phagédénique (4).

Sans pousser plus loin cette comparaison, n'est-on pas en droit de dire que certaines circonstances, certains phénomènes de l'état phlegmasique peuvent se rencontrer dans le règne végétal?

§ XII. — Diagnostic de l'inflammation.

L'étude successive des divers genres de phlegmasies me fournira l'occasion d'exposer avec détail les notions relatives au diagnostic.

Je dois me borner en ce moment à présenter quelques considérations générales.

L'inflammation étant une maladie formée de deux éléments

(1) *De inflammatione morbo animalium et vegetabilium*. Dorpati-Livonorum, 1824.

(2) P. 66.

(3) P. 67.

(4) P. 70.